

venu mon ami. Or, c'est lui qui m'a chargé de venir vous trouver et de vous faire une proposition que vous accepterez, je l'espère.

Voici la chose :

M. Biacchi a parlé de vous ou plutôt de votre tableau, dans une réunion de personnes parmi lesquelles se trouvait une demoiselle Dubessy plusieurs fois millionnaire, et qui possède dans le département de la Vienne, près Poitiers, un splendide château, quasi-historique.

Outre une très riche galerie de tableaux dus à des maîtres des écoles françaises, italienne, espagnole, hollandaise, il existe dans ce château, le château de Grisolles, des peintures décoratives, fresques, panneaux, qui sont à eux seuls une richesse inappréciable. Dans tout cela, il y a des choses bien conservées, d'autres qui sont en assez piteux état, paraît-il, et qui réclament une restauration.

Par suite de ce qu'on lui a dit de M. Edouard Lebel, c'est à lui que Mlle Dubessy désire confier ces travaux aussi importants que délicats à exécuter.

—A moi, à moi ?

—Oui, à vous, mon jeune ami.

—Quoi, c'est moi qu'on vient chercher quand il y a tant d'artistes de grand talent, connus !

—Assurément, Mlle Dubessy veut avoir un artiste de talent, et vous en avez.

—Oh !

—Ne soyez pas trop modeste, vous avez du talent, plus encore que vous ne le croyez, et quand M. Biacchi m'a demandé si vous étiez bien l'artiste qu'il fallait aux magnifiques peintures du château de Grisolles, je n'ai pas hésité à répondre : oui. Tous dites qu'on aurait pu choisir un artiste en renom, mais voilà précisément ce que Mlle Dubessy ne veut pas, et si c'est de vous qu'elle a fait choix, c'est qu'elle désire que le travail en question soit exécuté par un jeune peintre n'ayant pas encore acquis la renommée. Que voulez-vous, monsieur Lebel ? elle a ses idées, cette demoiselle.

—Je comprends, un pauvre diable à faire travailler presque pour rien ; c'est un genre d'exploitation qui en vaut un autre.

—Vous avez tort de parler ainsi, mon jeune ami, répliqua le vieillard en secouant la tête, car vous vous trompez du tout au tout.

Il tira de sa poche une lettre qui était dans son enveloppe et la tendit au jeune homme, en lui disant :

—Tenez, voici une lettre de Mlle Dubessy, lisez :

L'enveloppe portait cette suscription :

*Monsieur Biacchi,
47, boulevard Magenta,
Paris.*

Edouard ouvrit la lettre et lut :

Monsieur,

"Je ne veux plus attendre pour faire remettre en meilleur état les belles peintures de Grisolles que vous avez vues et admirées et qui, depuis trop longtemps, souffrent des outrages du temps.

"M'en rapportant entièrement à ce que vous m'avez dit de M. Edouard Lebel et de son talent, c'est décidément à ce jeune artiste, bien qu'il ne soit pas encore connu et même un peu à cause de cela, que je désire confier ce travail de restauration qui devient de plus en plus urgent.

"Je n'ai qu'une crainte, c'est que M. Lebel ne trouve Grisolles trop loin de Paris et n'accepte pas.

"Je ne sais pas bien quels honoraires on peut offrir à un artiste pour ces travaux qui demandent tant de patience et de soins ; cependant je crois que la table, le logement et mille francs par mois peuvent être acceptés. Ceci pour la main-d'œuvre seulement, attendu que je me réserve de récompenser ensuite le talent de l'artiste.

"Enfin je compte sur vous et j'espère que vous réussirez auprès de M. Edouard Lebel. Vous pouvez lui dire qu'il sera à Grisolles comme un ami et y jouira de la plus grande liberté.

"Il va sans dire que s'il a besoin d'un ou de plusieurs aides, il pourra les amener avec lui. Ils seront nourris et logés au château et recevront les appointements que M. Lebel fixera lui-même.

"Veuillez agréer, etc."

La lettre était signée C. Dubessy.

—Eh bien, mon jeune ami, qu'est-ce que vous dites ? demanda M. Duchemin.

—Je ne sais pas, je suis tellement surpris...

—Enfin vous avez lu, bien lu ?

—Oui.

—Mille francs par mois, la table et le logement, plus la récompense, les travaux terminés ; et elle sera belle cette récompense, car d'après ce que m'a dit mon ami Biacchi, cette demoiselle est grande et généreuse comme une princesse.

—C'est trop beau, c'est trop beau ! murmura Edouard.

—Allons donc ! Voilà encore que vous parlez à tort ; décidément, monsieur Lebel, on n'a pas le droit d'être aussi modeste que vous l'êtes, vous doutez trop de votre mérite. Enfin, acceptez-vous ?

—J'hésite, j'ai peur...

—Et de quoi avez-vous peur ?

—De ne pas pouvoir faire ce qu'on attend de moi.

—Mais je vous dis, moi, le vieux père Duchemin, que vous vous en tirerez à merveille. Mon garçon, une belle occasion de sortir de votre existence difficile s'offre à vous, ne la laissez pas échapper ; peut-être ne retrouveriez-vous jamais la pareille. Non seulement vous pouvez gagner une forte somme, ce qui est à considérer ; mais ce travail vous sera agréable, à vous, qui aimez les grands maîtres et les avez sérieusement et consciencieusement étudiés à Paris et en Italie dans les musées. Mais c'est dans un autre musée, un musée inconnu que vous allez vous trouver. Est-ce que cela ne vous dit rien ?

—Cela, monsieur, fait battre mon cœur avec violence et vibrer toutes les cordes de mon âme !

Edouard se réveillait, il s'enflammait.

—A la bonne heure ! s'écria M. Duchemin, vos yeux brillent, votre front s'éclaire ; allez, je m'y connais, vous êtes un artiste inspiré ! Marchez, marchez donc, et que plus rien ne vous arrête !

Edouard s'était levé ; déjà il n'était plus le même homme.

La tête haute, le regard illuminé, il regardait le ciel qui lui envoyait enfin un de ses sourires. Maintenant l'enthousiasme rayonnait sur son visage tout à l'heure si sombre.

—Oui se disait le vieillard, qui avait vu s'opérer la métamorphose, oui, c'est vrai, il y a dans ce jeune homme un grand artiste !

Il se leva à son tour, et mettant la main sur l'épaule d'Edouard :

—Ainsi, c'est entendu, dit-il, vous irez à Grisolles ?

—Oui. Mais avant tout, il faut que je voie ce qu'il y a à faire.

—C'est juste, il est nécessaire que vous sachiez... Et quand irez-vous... voir ?

—Je partirai demain.

—Bravo !

M. Duchemin saisit la main de l'artiste et la serra dans les siennes.

—A propos, mon jeune ami, reprit le vieillard, n'avez-vous pas ici un tableau que vous appelez la *Prière des Enfants* ?

Le front d'Edouard se rembrunit.

—Ah ! oui, répondit-il, un tableau que le jury de l'exposition a refusé

—Heu ! ces messieurs-là se trompent quelquefois.

—Ils ne devraient jamais se tromper, murmura le jeune homme.

—Voulez-vous me faire voir cette *Prière des Enfants* ?

—Si cela vous est agréable, monsieur Duchemin, je ne demande pas mieux.

Edouard tira le tableau du coin où il l'avait pour ainsi dire caché, et le plaça devant le vieillard.